

Mélissa Grégoire, Lucie Lachapelle, Jacques Allard

Marie-Michèle Giguère

Numéro 146, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66602ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2012). Compte rendu de [Mélissa Grégoire, Lucie Lachapelle, Jacques Allard]. *Lettres québécoises*, (146), 22–23.

☆☆½

MÉLISSA GRÉGOIRE

L'amour des maîtres

Montréal, Leméac, 2011, 248 p., 25,95 \$.

Désirs et découvertes

Ambition d'érudition, besoin de reconnaissance et désir amoureux se confondent dans ce roman initiatique qui fait une large place à la littérature.

J'avais moi-même l'impression que je mêlais tout, de sorte que l'amour, les êtres, le savoir, l'amour du savoir, l'amour des êtres, l'amour de l'amour se condensaient dans ma tête, devenaient une énergie brute que j'avais beaucoup de mal à maîtriser. (p. 35)

Agnès est à l'étroit dans un univers familial obtus, tient un journal malgré la désapprobation maternelle et admire ses professeurs les plus brillants. Du prêtre qui lui enseigne Lamartine dans son village natal à son professeur d'université à Montréal en passant par un enseignant du cégep, elle est constamment fascinée par le savoir de ses maîtres. Influençable, elle se passionne pour les auteurs que chérissent ses mentors, tente d'attirer leur attention. Maladroitement, la plupart du temps. « Mon Dieu, faites que j'existe ! » pense-t-elle si fort.

Agnès est belle et elle sait écrire. On le lui dit, mais elle n'en est pas convaincue. Elle demeure constamment dans le doute. Mal entourée — son ami Louis est en compétition avec elle pour l'attention de leurs enseignants —, elle sait mal se défendre. Et bien qu'elle cumule les petites humiliations, elle perd bien peu de sa naïveté, refait *ad nauseam* les mêmes erreurs, se maintient dans ses illusions et ploie sous l'emprise de sa mère, même à distance. Face aux échecs, elle récidive, s'embourbe dans son besoin du regard de l'autre, mais ne perd rien de son désir de littérature et de savoir.

C'est donc autour de ce personnage d'abord attachant puis joliment navrant que se construit ce roman d'apprentissage habile et bien ficelé, où l'intertextualité omniprésente est maîtrisée et pertinente. Les bribes de la pensée des auteurs qui jalonnent les apprentissages d'Agnès — Plutarque, Gustave Flaubert, Georges Bataille, Simone Weil et bien d'autres — s'inscrivent naturellement dans le récit. Rien ne semble plaqué : les découvertes littéraires, les susceptibilités familiales et les échecs amoureux s'enchaînent adroitement.

Études littéraires et usine de pneus

Agnès n'est pas entourée que de grands penseurs. Pour payer ses études en littérature à Montréal, l'été, elle travaille de nuit à l'usine de pneus qui emploie aussi son papa. Après chaque année universitaire, elle retrouve le travail à la chaîne, les gestes répétitifs, l'aliénation de sa tâche. Elle se voit aussi contrainte de vivre de nouveau sous le toit de ses parents, avec un père qu'elle n'arrive pas à admirer et une mère trop stricte qui l'étouffe. La nuit, à l'usine, elle supplée donc à l'ennui en entretenant une correspondance avec Frédo, un autre employé, par un petit cahier noir.

Oui, le personnage de l'étudiante qui s'offre à l'objet de son admiration — son professeur — a été souvent visité, mais celui-ci a du relief, une complexité. Au début du roman, un des professeurs qu'Agnès admire



MÉLISSA GRÉGOIRE

sans le désirer lui parle d'Hannah Arendt qui estimait qu'« aucune philosophie, aucune analyse, aussi profondes soient-elles, ne peuvent se comparer en intensité avec une histoire bien racontée ». Sans être parfait, on sent que c'est ce vers quoi tend ce roman, raconter plutôt qu'expliquer, faire vibrer plutôt que décorer. La littérature n'est pas ici que sujet, elle existe.

☆☆

LUCIE LACHAPPELLE

Rivière Mékiskan

Montréal, XYZ, 2011, 160 p., 21 \$.

Un train jusqu'à soi

La quête familiale et identitaire d'une jeune femme qui se frotte pour la première fois à ses origines autochtones fait ici l'objet d'un court et efficace roman.

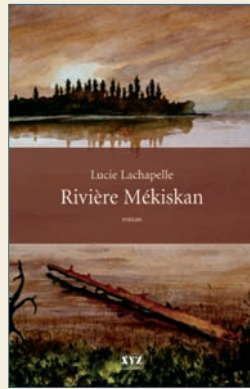
Alice vit à Montréal. Elle a vingt-cinq ans. Un soir, en sortant du cinéma avec des amis, elle aperçoit son père avec une femme et un homme, dans un parc, « sales, hagards », soûls. Ses amis, ignorant l'identité du clochard, « grimac[ent] de pitié ou de dégoût ». Alice n'aura plus de nouvelles de son père pendant plusieurs mois jusqu'à ce que la police l'informe de sa mort, sur un banc de parc. « Cause du décès : intoxication à l'alcool, itinérance. »

Avec en main les cendres de ce père alcoolique, Alice prend le train vers la contrée paternelle en Abitibi, « ce trou perdu au bord de la voie ferrée ». Elle est décidée à n'y rester que brièvement, à « en finir avec le passé » en vitesse. Une fois sur place, elle accepte l'offre de Lucy — la sœur de sa grand-mère — de reporter son départ d'une semaine et de rester à Rivière Mékiskan pour que puissent s'organiser les funérailles de son père. C'est que les traditions importent pour cette famille, métisse, qui mélange rituels anciens et catholicisme. Il faudra à la fois vérifier les disponibilités du prêtre et préparer un *muk'shan*, un festin d'adieu.

Dans l'attente des obsèques, Alice découvre non seulement sa famille, mais aussi la réalité autochtone de Rivière Mékiskan, les problèmes d'alcool, la violence. Surtout, elle constate le triste mépris dont est l'objet la communauté de son père, qui fait écho à sa propre honte. Alice Awashish-Lamontagne n'utilise que le nom de sa mère et ses cheveux clairs ne témoignent en rien de son identité métisse. L'attitude des Blancs du coin envers les autochtones rappelle sa propre tendance à nier ses origines. Toutefois, la semaine qu'elle passe à Rivière Mékiskan pourrait changer les choses. En découvrant la langue de ses cousins et



LUCIE LACHAPELLE



la débrouillardise de Lucy, elle se rapprochera tranquillement de cette part d'elle-même si longtemps niée.

Belle évocation d'une réalité abitibienne

Une des jolies réussites de ce roman, c'est qu'en choisissant un village fictif — Rivière Mékiskan n'existe pas — et en évitant ainsi d'ostraciser quelque communauté que ce soit, l'auteure parvient tout de même à évoquer avec sensibilité certaines réalités complexes de l'Abitibi: la cohabitation parfois houleuse des Blancs et des autochtones, la pauvreté, les motels où il faut payer à l'avance. Elle le fait sans détour et sans pathos, malgré les thèmes graves. Mais tout n'est pas lourd ici: il y a aussi de la place pour des incursions en forêt, la chasse ou la découverte d'une sympathique chauffeuse de taxi.

Ce roman qui a remporté cet automne le prix France-Québec allie dureté et beauté. Il évoque cette douleur qui semble se transmettre de génération en génération, comme dans les paroles composées par Richard Desjardins pour Elisapie Isaac dans la chanson *Moi, Elsie*: « Les gars ici n'arrachent beaucoup / ils viennent au monde c'est même banal / Avec une flèche plantée dans l'cou / Pis quand y parlent ça leur fait mal. » À sa manière, c'est aussi cela que raconte *Rivière Mékiskan*.

.....



JACQUES ALLARD

Rose de La Tuque

Montréal, Hurtubise, 2011, 336 p., 24,95 \$.

Hydroélectricité et poésie

Incursion brillamment documentée dans la Haute-Mauricie de 1939, où le bouillonnement du développement industriel et le spectre d'une guerre à venir se mêlent aux angoisses d'une jeune femme qui découvre l'amour et la littérature.

Rose-Marie célèbre ses 21 ans en 1939. Quand la maisonnée est endormie, elle noircit les pages d'un cahier rouge offert par Julien, un Gaspésien débarqué dans son patelin de La Tuque et dans sa vie en provenance de Flin Flon, au Manitoba. En son absence, la jeune femme découvre qu'elle porte son enfant et vit une angoisse alors incontournable: acceptera-t-il de l'épouser et de lui épargner ainsi l'épreuve de la mère célibataire ?

S'il y a peu d'enjeux autour de cette histoire d'amour — on sait dès le prologue que ledit cahier rouge est offert au fils de Rose-Marie, qui y apprendra « le secret qui entoure [sa] naissance » —, c'est plutôt la fon-

dation de La Tuque et le Québec politique et littéraire de l'époque qui retiennent ici l'attention.

Parsemé de références littéraires, le roman évoque l'enthousiasme de l'époque pour Alfred DesRochers, Clément Marchand et Claude-Henri Grignon ou encore la méfiance du clergé envers Jean-Charles Harvey et ses *Demi-civilisés*. Mais en plus de s'intéresser aux écrivains de son temps, Rose-Marie les utilise pour témoigner de ce qu'elle ressent: elle emprunte l'ironie de Nelligan lorsqu'il s'exclame « Ô le beau soir de mai ! » pour rendre compte de l'attente insupportable qu'elle vit durant ce mois; ou encore les mots de Saint-Denys Garneau — « Je marche à côté d'une joie [...] » — afin d'évoquer un bonheur qui ne vient pas.

Malgré la plume soignée et maîtrisée, les informations, passionnantes mais trop nombreuses, semblent plaquées dans des dialogues improbables. C'est ainsi que Rose-Marie, dans l'attente d'un rendez-vous éminemment important avec le curé, expliquera à son Gaspésien le rôle de celui-ci dans la construction de sa ville:

- *On l'aime beaucoup, c'est notre curé fondateur. Sans lui, la ville ne serait pas la même.*

- *Il m'a dit qu'il est venu de l'Ontario en 1908, trois ans avant que la ville existe légalement.*

- *Je sais, il a presque dessiné la ville avec les Brown.*

- *R'garde, il a mis l'église, le presbytère et le couvent au milieu des activités. Pas fou le fondateur...*

- *C'est un homme bon. Mais on dit que M. Alcide Tremblay, un des pionniers, l'a aussi conseillé.* (p. 190)



JACQUES ALLARD

Temps de guerre

En 1939, La Tuque n'évoque pas coupée du monde et c'est par le personnage de Sarah, une amie de Rose-Marie, qu'arrivent les nouvelles d'outre-mer. Nièce de Stefan Zweig — rien de moins! —, la jeune Autrichienne tient compagnie à une riche américaine installée dans le coin. Sarah donne des nouvelles du régime d'Hitler, s'inquiète de l'entrée en guerre possible du Canada. Elle évoque aussi un certain ami de son oncle, dénommé Freud, raconte avoir croisé Alain Grandbois à Paris. Ce condensé de références est aussi passionnant qu'agaçant, comme si le romanesque avait du mal à se frayer un chemin à travers toutes ces informations. Ainsi, on s'enthousiasme pour la fresque historique mais on se laisse peu émouvoir par le sort des personnages, comme si la maîtrise parfaite du sujet étouffait quelque peu l'émotion.